

La bonne volonté de Julius Guttman

Yvon Montoya

Numéro 80, printemps 1999

Vérités et mensonges

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13613ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Montoya, Y. (1999). La bonne volonté de Julius Guttman. *Moebius*, (80), 99–106.

YVON MONTOYA

La bonne volonté de Julius Guttman

*Alors Mensonge dit: "[Qu'on éloigne]
Vérité ou qu'on lui perce les yeux et
qu'on fasse d'elle le portier de ma maison".
Papyrus Chester Beaty II de la XIX^e dynastie.*

Où voulait-il en venir lorsqu'il nous lança: «S'il y a une vérité, c'est un mensonge!» Debout dans son salon, près de la grande baie vitrée à travers laquelle nous pouvions apercevoir Montréal, il se lança dans une sorte de discours bizarre ne laissant place à aucune réplique.

Comment en étions-nous arrivés-là, dans cet appartement inconnu avec son locataire tout aussi étranger? Jamais nous ne l'avions aperçu auparavant. Dans aucun endroit public fréquenté par nous deux. Pourtant, il n'en faut pas beaucoup pour rencontrer quelqu'un, ici, à Montréal. Étrange personnage qu'il y avait là. Sans nous le dire vraiment, sauf par des clins d'œil ou par des signes connus de nous seuls, nous étions assis face à un homme chaleureux, aimable, courtois et somme toute très gentil mais qui nous paraissait par trop dérangé. Tant pis, nous avions accepté son invitation sans réticences.

Chaque samedi, malgré le temps qu'il fait à l'extérieur, Mathilde et moi avons l'habitude d'aller fouiner dans notre librairie préférée, rue St-Laurent. Il y avait de vrais libraires passionnés et compétents. Nous nous sentions toujours à merveille lorsque nous y étions. En état permanent de lectures, c'était l'endroit rêvé, notre caverne d'Ali Baba. Ah oui! Le désir de connaissance! Cela peut sembler ridicule mais nous passions notre temps à nous interroger sur nous-mêmes, sur le monde, la vie, la mort. L'histoire humaine est si longue, si vieille que nous avons le vertige face à toutes les traces laissées par

ceux passés avant nous. Tout nous était prétexte à étonnement. Non seulement les livres, les documents, les revues mais aussi les voyages, les lieux, les rencontres nous ravissaient par les découvertes que nous en faisons. Nous étions ainsi faits: un inexplicable regard, tourné vers le monde, en constant renouvellement. Une perpétuelle ébullition de sensations, de sentiments, de senteurs, de goûts, de paroles, de signes, nous invitait à chercher des mots justes et des gestes accordés à nos aspirations. Nous ne voulions plus payer de l'aveuglement extérieur la connaissance interne de ce que nous pourrions être. Nous cherchions la route de l'éclat: la vérité. Nous n'avions pas le choix puisque nous étions ainsi faits. Nous savions cette voie assez solitaire malgré qu'il y ait une sorte de communauté secrète, rare, composée de ceux qui aiment ardemment les livres. Une curiosité de tout nous mettant à l'écart du goût des autres. De ces autres occupés à vivre et à mourir sans y mettre le moindre petit sens dans leur existence éphémère. Nos choix ne correspondaient nullement à ceux des éditeurs, c'est-à-dire du marché. Ni à ceux des professeurs, c'est-à-dire du code. Ni à ceux des journalistes, c'est-à-dire du pouvoir. Non, nous allions dans les plis, les replis, la solitude, la mémoire, les confins du temps, les zones obscures. Nous étions séparés de la communauté, celle du monde. Nous étions ainsi faits, nous n'avions pas le choix, je le répète.

En penchant nos têtes afin de lire les titres de livres rangés en bon ordre sur les étagères de la librairie, nous entendîmes, sans vraiment y faire attention, les propos de cet homme grand, musclé mais comme cassé par une fatigue sans âge. Il parlait avec le libraire qu'il connaissait manifestement bien: «Si on se montrait tel que nous sommes, ce serait incompréhensible puisque le langage correspondant à cet état d'authenticité serait pour ainsi dire inaudible. Même si nous trouvons des mots, des expressions allant au plus juste – toujours les mêmes mots usés et répétés –, il reste que nous avons habituellement des difficultés à trouver une langue précise, lumineuse, pouvant exprimer “notre” vérité. Moi-même, je ne sais jamais si je suis vraiment authentique quand je le suis. En fait, il n'y a pas de connaissance qui ne soit un délire. Être au-

thentique me donne l'impression de délirer. Comme une flamme qui éclaire et brûle. On ne sait jamais à quel moment nous ne sommes plus dupes de nous-mêmes.» Le libraire, bouche bée, acquiesça de ses yeux effarés, quelque peu décontenancé: «Pourtant nous avons le sentiment d'être plus près d'une certaine vérité; de celle qui nous choque, nous bouscule lorsqu'elle surgit dans l'instant d'un abandon, d'une révélation, d'une découverte, d'une lucidité?» Un rire en cascade fusa à travers la librairie, surprenant toutes les personnes présentes, c'est-à-dire Mathilde, le libraire et moi. «Qui êtes-vous sans vous?» répondit l'inconnu au libraire tout en continuant son propos: «Le savez-vous vraiment? Qui vous dit que ce qui vous illumine est une vérité? Quel labyrinthe de questions n'y a-t-il pas quand on la cherche? Non, vous n'y êtes pas du tout. La vérité ne s'invente ni n'a de génération spontanée. D'ailleurs, qui la connaît? Personne. Et son opposé, le mensonge, qui le connaît? Tout le monde. N'est-ce pas? C'est pour cette raison que nous sommes en quête. Non pas pour décrypter ou déceler la vérité – tout le monde croit ça – mais pour nous débarrasser de nos aveuglements.» Il posa la main sur l'épaule du libraire, un ami sans doute, tout en appuyant, passionné, son propos: «Si la vérité ne s'invente pas, le mensonge se crée de toutes pièces. Si vous désirez connaître la vérité, il vous faut passer par le mensonge, le chercher. De toute façon, vous savez tout aussi bien que moi que nous pouvons taire des vérités tout en disant des mensonges. La lucidité a son prix, n'est-ce pas?»

Mathilde, agacée, n'arrêtait pas de me donner des coups de coude. Je lui souris, gêné, tout en continuant à feuilleter quelques livres. Je savais qu'elle n'allait pas résister à intervenir, la sachant si spontanée et vive. Elle n'a vraiment pas froid aux yeux, celle-là. Brusquement, elle partit vers cet inconnu sans apercevoir la pile de livres au coin d'une table s'étalant sur le sol: «Comment pouvez-vous insinuer que nous ne pourrions connaître la vérité sans passer par la connaissance du mensonge? Je suis vraie et sincère en tout temps, en n'importe quelles circonstances. J'exprime ce que je ressens par des mots ou des gestes que j'estime les plus appropriés à ce que je crois

savoir de moi. Je n'ai jamais eu l'impression de mentir. Vous n'aimez pas la vérité à ce qu'il me semble?» Sans aucune expression de surprise, il lui répondit: «Ma chère, aimer et chercher se ressemblent pour moi. Je peux vous dire tout à mon aise que j'aime le mensonge; qu'il est approprié à l'illusion que je me fais du réel. Ne vous scandalisez pas pour si peu, ce n'est pas si dramatique, vous savez!»

«Mais, monsieur, vous avancez des énormités. Personne n'acceptera vos dires quant à la nécessaire recherche du mensonge – sinon son amour pour lui – afin de savoir ce qu'est la vérité? Vous ne pouvez en faire l'apologie.» L'inconnu fronça les sourcils en la regardant bien en face: «Vous avez du mal à accepter ce qui vous dérange, il me semble?» Mathilde, prise a contre-pied, tenta de changer de propos: «Qui êtes-vous?» «Julius Guttman, pour l'état civil.» «Enchantée, Mathilde Le Fennec», en lui tendant sa main ravissante et menue. «Hum! Le Renard en breton!» «Vous connaissez cette langue?» rétorqua Mathilde plus que surprise, étonnée. «Non, non, quelques réminiscences, c'est tout.» Il me regarda comme s'il désirait que je me présentasse. «C'est mon ami, nous vivons ensemble, Philippe Nadaud» anticipa Mathilde.

Malgré une première impression déconcertante, Julius Guttman s'exprima d'un sourire si accueillant que nous tombâmes sous le charme. La nuit commença à poindre, il fallait alors penser à quitter la librairie. C'est ainsi que nous nous retrouvâmes dans son salon. «Installez-vous. Sentez-vous à votre aise sans faire de chichis. Nous ne sommes pas là pour nous empêtrer de convenances.» Nous pressentions une sorte de volonté à dépasser toutes gênes, de celles qui empêchent les effusions sincères. Julius Guttman était un homme direct, rempli d'une énergie communicative. Après nous avoir servi quelques alcools, il s'installa près de sa belle baie vitrée. Les bras croisés, les jambes bien disposées en équilibre, nous remarquions un léger mais très léger balancement.

Julius Guttman s'enquit de nos personnes mais je vous fais grâce de nos descriptions raciales, civiles, scolaires... De ces répétitions par lesquelles nous sommes plus désignés à nous définir qu'à montrer notre devenir.

J'ai toujours de la difficulté à dire ce que je suis parce qu'on me demande de me présenter en fonction du lieu de ma provenance et non par le fait d'être ce que je suis. Ce que je suis n'est pas nécessairement une origine. De ce point de vue, je n'ai aucun complexe d'identité. J'aurais tout aussi bien pu être tout autre chose: un Chinois, un Russe, un Italien, etc. Mathilde se sentait très curieuse de cette rencontre car son pied droit, de la pointe du gros orteil, grattait tout doucement la moquette beige du salon. J'avais remarqué cette attitude dans de trop rares occasions. Je ne lui avais jamais parlé par ailleurs, de cet infime geste qui en disait beaucoup sur mon amie: un pied et non un discours.

«Beaucoup d'entre nous s'excitent à se chercher une identité propre à soi, une singularité plus qu'unique, originale. Tout le monde répète à satiété: je veux me trouver; savoir qui je suis; être moi-même. Mais à force de répéter ce charabia, ils oublient de se perdre un tant soit peu afin de se trouver. Et puis, trouver quoi tant que nous ne sommes pas? Qui dit que ce qu'on trouve est soi?» Julius Guttman partit dans une diatribe enflammée comme s'il jouait une scène théâtrale. Mathilde, sourire presque au coin des lèvres si ce n'était une ombre dans ses yeux clairs, l'interrompit: «Là encore, vous m'agacez fortement, monsieur Julius Guttman. N'avons-nous pas le droit de nous chercher? D'essayer de savoir ce fond en nous au plus près de notre vraie personne, dans ses désirs propres sans les refoulements ou les peurs provenant de notre enfance. Vous ne pouvez pas insulter tout bonnement l'humanité tout entière pour sa recherche d'une réalisation de soi?» «Comprenez-moi bien, Mathilde, répondit Julius tout en balançant son corps grand et musclé, ce que nous sommes est en quelque sorte le résultat de notre rapport au monde depuis notre naissance jusqu'à notre mort. À propos des langues, le français, vous comme moi l'avons appris; et si nous l'avons appris, cela veut dire aussi que nous ne l'avons pas toujours parlé. On aurait tout aussi bien pu apprendre une autre langue. Notre rapport au monde en aurait été tout autre. Je parle d'autre chose. Une éducation nous est toujours étrangère dans ce cas-là; elle ne correspond pas

nécessairement à ce qui nous est propre. Le langage est-il ou non notre voix, comme le braiement est la voix de l'âne ou comme le chant qui tremble est la voix du grillon? Je ne peux penser dans le langage parce que celui-ci n'est pas ma voix.» Il se tut pour enfin s'asseoir sur le seul fauteuil laissé vide depuis notre arrivée. Julius Guttman paraissait las comme si l'usage du monde l'avait usé. Tout en gardant son large sourire, il nous demanda si cela allait bien pour nous. Mathilde répondit que oui mais qu'elle avait du mal à suivre parce que ce genre de propos lui demandait quelques efforts. «Ne cherchez pas à les retenir. Seulement un peu d'attention vous aidera à parfaire votre écoute.» Mathilde changea de position sans se rendre compte de son pied droit grattant la moquette beige du salon: «Vous dites que le langage cache notre voix?» «Oui, il anticipe toujours sur la voix, la prend par surprise. La souffrance de la voix dans le langage n'a de cesse tant qu'elle ne trouve pas les mots justes pour se guérir. Le travail sur la langue nécessite une suspension.» Mathilde rougit à ces paroles. On sentait une vibration sourde transparaissant dans ses épaules. Que se passait-il, à la fin?

«Vous savez sans doute que le mot “pensée” veut dire à l'origine l'angoisse, le tourment, sens qu'on trouve encore dans la formule italienne *Stare in pensiero* (être dans les affres). Le verbe latin “*pendere*”, d'où vient le mot dans les langues romanes, signifie “être en suspens”. C'est pourquoi nous sommes contraints de penser quand nous parlons, de tenir les mots en suspens.» Mathilde se sentit soulagée en entendant toute cette démonstration. Je le vis par l'affaissement de ses épaules et par son pied posé à plat sur la moquette. Quel drôle d'individu ce Julius Guttman. «Mais quel est le rapport avec la vérité et le mensonge?» souffla Mathilde. Sans plus attendre, il rapprocha son fauteuil près de nous et continua.

«Quand nous marchons le soir en forêt, à chaque pas nous entendons fuir des animaux invisibles dans les buissons qui bordent le sentier: lézards ou hérissons, oiseaux ou serpents. Il en va de même quand nous pensons: l'important n'est pas notre parcours dans les mots, mais ce bruit confus qui nous effleure, comme celui d'un animal

en fuite ou de quelque chose qui s'éveille au bruit de nos pas. La voix s'est inscrite dans le langage. Nous pensons parce que dans le langage nous espérons retrouver la voix. Penser c'est tenir les mots en suspens et être suspendu au langage.» Mathilde bondit de joie: «C'est pour ça! La première fois que j'ai visité un désert, j'ai crié du fond de moi! Ce cri coincé dans ma chair attendant son envol, c'était ma voix!» «Vous comprenez maintenant que, pour moi, les mots vérité et mensonge m'importent peu. Dès qu'il y a langage, il y a deux mondes: le oui, le non; le signifiant, le signifié; le présent, l'absent. Lorsque je me cherche, je suis aussi avec le non-chercheur. Si je me trouve, je suis avec le perdu. Dans notre monde, dans ses perpétuelles "évolutions", la vérité me paraît être une hypocrisie transformée en vrai par le mensonge. Apprendre à se connaître, c'est aussi apprendre ce qui ne veut pas connaître. Le mensonge sait cacher la vérité comme le langage cache la voix. Il n'y a pas similitude entre la vérité et la voix car même la vérité la cache. L'authenticité est un envol par-dessus ces déterminations banales. Voyez la production littéraire : vérité et mensonge; violence et sagesse; tromperie et folie. Rien que de l'anecdotique à la petite semaine. Une répétition du même. C'est lassant et usant à la fin. La vérité et le mensonge sont des mots usés jusqu'à la corde. Il nous faut une respiration de silence hors de ces contraintes. Une écoute.»

Julius Guttman paraissait s'être retiré. Un homme qui avait quitté le siècle et entendait reculer en amont de notre temps. «Il s'agit de travailler la bonne volonté. Cette écoute de la voix, la sienne propre sans oublier celles des autres. Jamais vous ne pouvez tromper quiconque avec votre voix. Avec le langage, oui. Réfléchissez à ceci. Une écoute du corps dans l'ouverture de son esprit. Ce qu'on sait faire on le fait, ce qu'on ne sait pas faire on l'enseigne ou on en fait la critique. Créer de la beauté avec sa propre voix, là sont les véritables artistes.»

Ainsi, cet homme de bonne volonté préférant l'écoute aux tromperies avait réussi à nous séduire. Rien de mauvais dans ses gestes, ses paroles: un accueil. Nos vies en furent bouleversées. Ce n'était pas la vulgarité de la vérité et du mensonge qui pouvait nous gêner désormais

mais notre difficulté à nous abandonner nus dans cette écoute où la voix s'épanouit.

J'écris tout ceci dans ma chambre pendant que Mathilde fait ses courses. Je n'ai pas parlé de moi dans ce récit parce que je regardais cet événement me traverser comme une lame de lumière. Puis, ma spontanéité laissait à désirer. Cependant, quelques mois après cette rencontre, je lus comme une prémonition à rebours une phrase écrite par Franz Kafka illustrant au plus juste notre aventure: «Dans un monde de mensonges, le mensonge ne peut être banni du monde même par son contraire, mais par un monde de vérité.»